

DOSSIER

VIOLENCE.JPG, QUAND L'IMAGE PERCUTE

Devant leurs écrans, les journalistes web voient défiler en période de crises, drames et catastrophes des images violentes qui peuvent toucher, heurter leur bien-être psychologique.



Les fils "photos des agences de presse recourent aux avertissements pour ne pas heurter frontalement leurs abonnés par la violence de certains clichés. Cette photo, qui illustre la mort, se retrouve dans notre dossier. Ph.: Zuma Press Wire / Belga

Il y a des images qui restent, qui hantent. Les yeux se ferment et elles s'impriment encore sous les paupières. Elles persistent. On les ramène à la maison. Les proches en entendent parler. Ou on ne partage rien, chacun son style.

Ici, il n'est pas question de l'odeur des cadavres ou des lunettes de soleil portées pour cacher les larmes. Pas d'histoires de reporters de guerre mais des témoins indirects.

Ceux et celles qui restent à la rédaction, reçoivent les informations et les traitent pour les envoyer rapidement sur le site web. Du direct, de l'immédiat, une

course contre la montre. Ces journalistes ont aussi droit à leur lot de violence. A trier, à sélectionner et à éditer. Des drames quotidiens aux images choc, les journalistes web sont en première ligne. Et ça touche.

VIOLENCE EN HAUTE DÉFINITION

« Une image plus forte que les autres? », Jimmy marque une pause. Il réfléchit. « Ah oui. Ce devait être en 2019. Les manifestations anti-chinoises à Hong-Kong. Pour la première fois de ma vie j'ai vu un homme qui s'immolait ». Une courte vidéo qui va le marquer.

Pour le journaliste web, les photos et les vidéos sont des sources principales

d'information. Il parcourt les flux d'agences, sinue entre les publications des réseaux sociaux. Sur ces derniers, pas de filtre professionnel. On observe l'immédiateté du témoignage, l'irrésistible besoin de s'appropriier les événements, de saisir le drame. La trace d'un « j'y étais » comme pour exorciser la violence. Le témoin ne possède pas le regard des photographes de presse. Le réel est saisi pour ce qu'il est. Sur les réseaux sociaux, la violence est encore plus forte.

Et qu'est-ce qu'on en fait? « Ça ne vaut rien sans traitement. On doit permettre

Suite en page 4 à 6

N°248
SOMMAIRE

02 Fonds pour le journalisme : Le Fonds vient se présenter dans les rédactions \

03 Summer School : Zoom sur la sécurité \

04-06 Dossier : Picture editors: le trop d'images violentes? \

06 Rapport : Comment déceler l'islamophobie genrée? \

07 Rue de la déonto : Twitter sans contrainte \

VIOLENCE.JPG, QUAND L'IMAGE PERCUTE

Quelle photo? Quel extrait de vidéo? Le journalisme web impose des temps de réflexion très courts, de l'ordre de la minute. C'est nécessaire car les autres médias risquent d'arriver avant mais la sélection s'effectue image par image. Il faut en visionner un grand nombre. Et la violence est continue. Ce qui n'est pas sans conséquences.

Suite de la page 1

aux lecteur.trice.s de comprendre la violence contenue dans les images », précise Jimmy. La rendre lisible pour la transformer en information journalistique. Alors, s'initie un travail de sélection. Quelle photo? Quel extrait de vidéo pour un article? Dans le monde du journalisme web, les temps de réflexion sont courts. De l'ordre de la minute. Prendre des décisions rapides est nécessaire car les autres médias risquent d'arriver premier. Une course à l'immédiat.

La violence est contenue. Elle n'est pas offerte au clic par principe. Elle doit se rendre inévitable, constituer un ensemble d'informations probantes. Ce travail s'effectue au cas par cas, image par image. Et pour cela, il faut en consommer un grand nombre. Voir toujours plus, plus vite. « *Le web, c'est toute la journée et on est les premiers dans la rédaction à découvrir les contenus difficiles* ».

MÉCANISME DE PROTECTION INCONSCIENT

Mais on s'habitue. Les images violentes appartiennent rapidement au quotidien. Elles passent et on les oublie. Marie est journaliste web pour un média local. Les faits divers, ça la connaît. « *Au début, je devais m'arrêter de travailler, j'avais des haut le coeur* ». On lui dit de s'endurcir et ça, elle n'accepte pas. « *Même si je prends de la distance par rapport à ces infos violentes, la révolte reste. On ne peut pas devenir apathique face à trois compte-rendus de viols par jour* ». Pour elle, le pire reste le texte, les détails. « *Parce que le sang, ça choque une fois puis on s'y fait* ». Dans sa rédaction, les images sont anonymes. Du flou sur les visages, des angles de prise de vue plus pudiques. Des corps sans individualité. Et ça a son importance.

Alors, que se passe-t-il dans le cerveau des journalistes? Selon Jasper Van Asche, professeur de psychologie sociale et chercheur au CESUS de l'Université libre de Bruxelles, s'enclenche un processus appelé la déshumanisation. « *C'est le processus inconscient qui permet aux individus de prendre de la distance par rapport à des images ou une situation. Il s'opère de deux manières : la première consiste à évaluer les sujets de l'image comme des non-humains; la*

seconde comme des robots ou des machines ».

Le monde social est complexe et bourré d'informations. Notre cerveau met en place des mesures cognitives pour se protéger du trop plein. Le journaliste aura tendance à prendre de la distance vis-à-vis des images violentes pour cette même raison. « *Lorsqu'un individu est confronté à une photographie, il va avoir de l'empathie et va se mettre à la place de l'autre, faire l'expérience de ce qu'il aurait pu ressentir s'il ou elle avait été à la place du sujet de la photo* ». Ce travail émotionnel demande beaucoup d'énergie. Il n'est pas possible de l'offrir à toutes les situations.

Dans un premier temps, il y a le constat. La violence existe et je suis face à elle. Ensuite, le moment de l'acceptation, accepter qu'on ne peut pas vivre avec tout cela, que le vase déborde. Et ce point de rupture dépend de la personnalité des journalistes, de leurs caractéristiques internes. La position du curseur variera d'un individu à l'autre. Se fermer devient nécessaire.

IMAGE ET SENTIMENT D'IMPUISSANCE

Cette fermeture de soi est facilitée par les attributs de l'image elle-même. « *Une très grande différence existe entre les images de groupe et les images d'individu isolé. Elle va déterminer la facilité avec laquelle on va actionner le processus de déshumanisation* » explique Jasper Van Asche. Le plan large d'un cortège de manifestation aura moins d'impact émotionnel que l'oeil ensanglanté d'un gilet jaune seul à l'image. Il est plus difficile d'individualiser les victimes quand elles sont en groupe.



La photo du petit Aylan, naufragé sur une plage turque, est de celle qui poussent à la mobilisation. Ici au Maroc. Ph.: Belga

Retour en arrière. Pendant l'été 2015 s'échoue sur une plage turque un petit corps habillé de rouge et de bleu. La photographe de presse Nilüfer Demir couvre un autre sujet. Elle prend une image qui fera le tour du monde. C'est celle d'Aylan, trois ans, gisant sans vie la tête dans le sable au bord de l'eau. Cette image appartient à la classe des photos qui sont capables de provoquer une telle empathie qu'elles poussent à l'action, à la mobilisation. À l'opposé, la tendance à la déshumanisation et à l'insensibilité peut s'accroître lorsque celle-ci est liée à un sentiment d'impuissance. « *Nous ne nous sentons pas responsables et pensons que nous ne pouvons pas changer les choses, alors la distance se crée plus aisément* », confirme le professeur de l'ULB. Un groupe de tanks qui foncent sur les routes ukrainienne sera regardé avec moins d'empathie et de compréhension que des réfugiés à un checkpoint de frontière. Un dernier paramètre de psychologie sociale entre en jeu lorsqu'il s'agit des images : le Nous face à l'autre, le Eux. L'appartenance au groupe social, la proximité des sinistré.e.s, agit sur le degré de déshumanisation. L'empathie pour les victimes des attentats de Zaventem sera plus forte que celle provoquée par la mort d'un opposant au régime de Pékin.

L'INFO EN CONTINU

À l'Écho, Louise est journaliste web. Depuis le début de la guerre en Ukraine et jusqu'à la mi-juin, elle s'est occupée du live d'informations à ce sujet. Cent jours pendant lesquels elle se connectait quotidiennement à l'évolution du conflit. Face à la violence, elle raconte une mise à distance similaire aux autres, pas une apathie mais une certaine lassitude liée au côté répétitif de l'actualité. « *Avec le live, l'info devient très chaude et provoque de l'adrénaline qui m'aidait à prendre du recul. Une distance professionnelle. C'était plus compliqué au début, avec les premières images puis une forme d'automatisme s'est installé* ». Une période où elle n'arrive pas à décrocher, ramène l'info chez elle et se réveille en y pensant. Avec les semaines qui passent, cela aussi s'est mis à distance.

Jimmy raconte une expérience similaire: « *Quand on traite en série une même crise toute la journée, des infos violentes comme ce qu'il*

LES IMAGES SONT-ELLES UNE PARTIE DE L'INFO OU DE SIMPLES ILLUSTRATIONS?

Dans le monde du journalisme web, les photos et les vidéos sont une matière première inévitable pour construire l'info. On les utilise pour comprendre, contextualiser. On les déconstruit pour vérifier les faits. Les pratiques des différents médias francophones se ressemblent. Tout dépend du sujet, de la disponibilité des images, de la nécessité de les montrer. Les rédactions alternent entre des photos prétextes qui vont représenter des situations, des bâtiments ou des personnes lambda. Celles-ci ne servent qu'à aider à la compréhension d'un sujet, à amener le lecteur à tisser des liens entre le titre et le corps du texte. Elles sont des illustrations.

Ensuite il y a les images qu'on met en valeur, les vidéos, les contenus exclusifs, le travail des photographes maison. Ces articles mettent en valeur les photos. Elles complètent le texte. La différence se fait dans le traitement journalistique et dans le type d'article. Ce sont des reportages, des interviews, des longs formats ou des diaporamas par exemple.

Illustrer des articles, monter des vidéos, sélectionner la ou les bonnes photos est une partie importante du travail des journalistes web. L'image est à la fois un moyen de transmettre une information, un élément qui va la véhiculer à travers internet et une partie intégrante de l'information.



Accompagnée d'un avertissement "l'image illustre la mort", la photo prise en avril à Boutcha montre le cadavre d'un civil tué au cours des combats, et de présumés crime de guerre et/ou crime contre l'humanité, dans cette banlieue de Kiev. (Ph: ZUMA Press Wire/Belga)

s'est passé au Haut-Karabagh en 2020 ou dans le Tigre en Ethiopie, on a du mal à ne pas y penser après le boulot, même si on a envie de faire autre chose après un shift ». Dans ces moments-là, Jimmy pense au peu de couverture que ces sujets ont, il se dit qu'ils mériteraient plus de visibilité. Mais il est conscient des nécessités du marché journalistique.

Au-delà des images, les journalistes web ressentent d'autres émotions liées à leur fonction. Claire, journaliste pour un quotidien français, évoque l'absurdité de sa position. Enfermée dans la rédaction, elle ne se sent pas utile. Quand ses valeurs morales personnelles entrent en conflit avec les impératifs de la profession, Claire peine à trouver un sens à son travail.

ÉMOTIONS

Une certitude, le métier use et vite. Deadlines serrées, accélération de l'information, concurrence interne, stagnation du prix de

la pige, course à l'immédiateté. Le taux de turnover est élevé et le risque de burn-out aussi.

Il n'y a peu de recherches en Belgique s'attachant spécifiquement à la santé mentale des journalistes qui couvrent des faits de violence.

Une étude américaine de 2019 s'est intéressée à la manière dont les journalistes reçoivent les informations violentes et dramatiques. On y trouve les conclusions suivantes: ils et elles sont mal préparés à évaluer la manière dont les informations pourraient les affecter.

La littérature scientifique met en évidence une corrélation entre le traitement de drames et un déséquilibre du bien-être mental chez les journalistes américains. Être exposé à des images ou des vidéos violentes peut augmenter le risque de développer des sentiments de culpabilité, de tristesse ou de stress post-traumatique.

L'étude donne l'exemple des photographes de presse ou des journalistes web qui travaillaient sur les vidéos de décapitation de l'État Islamique.

Les conséquences se font ressentir plus fortement après la couverture et le traitement des informations, lorsque l'adrénaline disparaît. La course contre la montre et les cadences imposées par la profession masquent les émotions que les journalistes pourraient ressentir. Mais elle met aussi en évidence une série de mécanismes de protection mis en place par les professionnels. Au phénomène de déshumanisation, s'ajoutent les possibilités de se confier à un proche, à un collègue; le recours à l'humour pour prendre de la distance; la thérapie.

PRENDRE SOIN DE SOI

Dans les rédactions américaines règnerait une

Suite en page 6

DOSSIER

Suite de la page 5



Les vidéos de décapitations de l'Etat islamique ont impacté les journalistes, selon une étude américaine. Ph.: Belga

certaine politique du silence face aux souffrances psychologiques et émotionnelles. Un non-dit qui empêcherait les journalistes d'aller chercher de l'aide. Et en Belgique francophone, qu'est-ce qui est mis en place pour assurer le bien-être psychologique dans les rédactions? Les journalistes de Mediafin peuvent se tourner vers deux personnes de confiance formées pour être la première ligne du soutien psychologique. On y rapporte peu de demandes. Chez Belga, une personne de chaque groupe linguistique occupe cette position. S'y ajoutent des workshops avec des coachs externes qui peuvent se transformer en rendez-vous personnalisés et anonymes. Cinq pour commencer, plus si besoin. Le projet est lancé en 2020. Et là aussi, la demande est faible. Du côté de Rossel, une personne de contact est mise à disposition des journalistes du Soir. À la RTBF, on compte une cellule de soutien par rédaction, composée de journalistes de confiance. Lors de certains événements liés à l'actualité, d'autres cellules sont mises en place pour assurer une aide spécialisée.

Alors, est-ce que le curseur de l'acceptabilité de la violence s'est déplacé vers un seuil plus tolérant? Pas nécessairement. Avec l'évolution du métier, l'accélération de ses cadences et la prégnance de l'image dans la sphère web, l'impact psychologique et émotionnel change de forme. Journaliste desk, reporters, mêmes traumas. Le drame reste le drame, vu de loin ou de près.

Victor Huon

GUIDE DÉCELER L'ISLAMOPHOBIE GENRÉE

L'Institut Européen de la Méditerranée (IEMed) a publié « Report Diversity! », un rapport sur la hausse des discours islamophobes, dont les femmes sont les premières cibles. Cette étude sensibilise ainsi les médias européens à « l'islamophobie genrée » et à éviter les stéréotypes discriminants.

En Europe, 93% de l'actualité à propos des personnes musulmanes portaient sur le terrorisme pendant le dernier trimestre de 2021. Un an plus tôt, des publications du Conseil de l'Europe et de l'Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe remarquent une hausse des discours islamophobes et discriminatoires. Ce sont les femmes musulmanes, en particulier les femmes voilées, qui en sont les premières cibles.

Le rapport pointe la tendance des journalistes à dépeindre les femmes voilées comme soumises, victimes de leur religion et des hommes de leur entourage, ou bien les fantassins du djihad en Europe. De plus, les médias ont tendance à utiliser des images stéréotypées de ces femmes pour illustrer des histoires négatives à propos de l'Islam et de la vie des musulman.e.s. Pour identifier ces discriminations envers les femmes musulmanes, le rapport s'appuie notamment sur huit articles parus dans les médias belges, francophones et néerlandophones.

Or, selon l'IEMed, les stéréotypes entretenus dans les médias, en plus d'être mensongers, contribuent aux actes sexistes et racistes dont les femmes musulmanes sont les cibles. Aidan White, Mariam El Marakeshy et Shada Islam, les trois journalistes à l'origine du rapport, considèrent que les journalistes et les entreprises médiatiques ont un rôle vital à jouer en traitant convenablement des réalités de cette injustice sociale et de cette islamophobie.

Ils.elles proposent alors dix recommandations, en insistant notamment sur l'importance de donner la parole aux concerné.e.s, ainsi que la diversité dans le travail éditorial et au sein des rédactions.

Guylaine Germain



Lien vers le guide (anglais) : <https://magic.iemed.org/wp-content/uploads/2022/05/Guidelines-MAGIC-FINAL.pdf>

Les dix recommandations

1. Penser à ses propres biais de perceptions et ceux dans son travail éditorial, pour éviter de perpétuer des stéréotypes ;
2. Éviter les généralisations et ne pas attribuer l'action d'une personne à toute la communauté musulmane ;
3. S'assurer que les personnes concernées ont été interviewées et correctement citées ;
4. Utiliser des sources fiables et s'adresser à des expert.e.s spécialisé.e.s dans cette thématique et ces communautés ;
5. Bannir les stéréotypes et les discours de haine ;
6. Proscrire les titres trompeurs et sensationnels ;
7. S'assurer que toutes références à l'ethnie, la religion, les origines, soient pertinentes pour le reportage ;
8. Éviter les illustrations trompeuses, qui reflètent des stéréotypes et déforment l'histoire ;
9. Inclure les femmes dans les reportages car les intervenants masculins sont majoritaires ;
10. Protéger ses sources et être consciencieux.se dans la récolte d'informations, particulièrement quand il s'agit d'information à propos d'un groupe minorisé, vulnérable.